

DE L'AUTRE CÔTÉ
DU MYTHE

ARIADNÈ



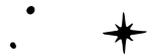


FLORA BOUKRI

DE L'AUTRE CÔTÉ
DU MYTHE



ARIADNÊ



Direction des publications : Stéphanie Baronchelli
Suivi éditorial et maquette : Caroline Merceron
Relecture éditoriale : Alice Darondeau
Correction : Maud Placines Charier
Direction artistique : Tiphaine Rautureau

WWW.GULFSTREAM.FR

Couverture : Noémie Chevalier
© Gulf stream éditeur, Nantes, 2020
ISBN : 978-2-35488-814-5

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Gulf stream éditeur

PROLOGUE

À Iban et à Milo.

Tout a commencé par une chaude nuit de la fin du mois d'hécatombéon. L'air était lourd et partout dans Athènes résonnaient des cris de joie, des chants, des rires...*

Des groupes de jeunes hommes allaient de tavernes en tavernes, réclamaient à boire aux serveuses à grand renfort de blagues et de sifflements. Celles-ci s'exécutaient, heureuses de côtoyer ces athlètes, de pouvoir les admirer de près, de montrer leur savoir-faire et leur dextérité en servant prestement le vin dans leurs coupes sans en renverser une goutte.

Elles roulaient des hanches, battaient des cils pour attirer leur attention. Ils étaient beaux, venaient des riches familles de l'Attique et de l'Eubée*. Il n'y aurait pas meilleur parti dans les environs d'ici quatre ans, date des prochaines Grandes Panathénées*. Tous ces garçons venaient de participer aux jeux Panathénaïques, où ils s'étaient affrontés aux épreuves traditionnelles de lutte, boxe, pancrace et à la course de chars...*

* Les termes suivis d'un astérisque sont définis dans le glossaire en fin d'ouvrage.

Et il se murmurait dans les rues enfiévrées d'Athènes quelque chose de particulièrement inhabituel... Oui, de très inhabituel. Il se disait qu'un seul et même jeune homme avait remporté toutes les épreuves.

Qu'un athlète remporte plusieurs épreuves, c'était déjà arrivé, mais ce qui semblait particulièrement invraisemblable aux yeux du peuple, c'était que ce dernier n'était pas citoyen d'Athènes. Or, tout le monde le savait, les Athéniens recevaient la meilleure éducation, la plus moderne. Les pédagogues de la cité s'employaient à les instruire, aussi bien en arts qu'en sports, en politique ou encore en stratégie militaire. Ils étaient restés logiquement invaincus depuis des décennies et l'Attique exultante n'arrivait pas à tolérer l'idée d'un vainqueur étranger.

Le jeune homme était originaire de Cnossos. Il s'était présenté comme Andró, fils de Mínôs, roi de Crète.

Ce roi parjure, méprisé par toutes les cités grecques, ce roi stupide qui avait provoqué le courroux d'un dieu !

Mínôs de Crète qui, quelques années auparavant, avait prié Poseidôn de lui envoyer un animal qu'il avait juré de lui sacrifier aussitôt en retour afin de prouver à tout son peuple qu'il jouissait de l'estime des dieux modernes. Poseidôn lui avait ainsi fait parvenir un superbe taureau blanc. Une bête impressionnante, dont la stature et la puissance n'avaient rien de naturel et de laquelle se dégageait une telle sauvagerie qu'elle ne pouvait être que d'essence divine. Mínôs, émerveillé par la bête et certainement mû par la cupidité, avait soustrait le taureau et l'avait fait remplacer le jour du sacrifice par un bœuf de la même couleur. Poseidôn, furieux, avait puni cruellement Mínôs, mais nul ne savait vraiment comment.

La honte du roi était telle que personne, hormis son propre peuple, n'avait plus entendu parler de lui.

Et voilà que son fils adolescent revenait aujourd'hui en pleine lumière à l'occasion de la fête la plus importante de l'Attique et osait humilier de la pire des façons toutes les nobles familles locales. Ce fils de fou se pavanait à l'heure qu'il était dans les rues de la cité, avec ses compagnons de voyage. Lui aussi attirait l'attention des Athéniennes : il riait de ses exploits, se vantait de sa force et de sa volonté. On avait même entendu dire qu'il se permettait de railler les Athéniens qu'il avait affrontés un peu plus tôt dans la journée lorsqu'il les croisait.

Tout ceci, Alcée ne le supportait pas. Il ruminait difficilement sa défaite de ce matin.

Assis dans la taverne bruyante et moite où venaient d'entrer Andró et ses amis, il ne pouvait quitter des yeux le Crétois. S'il avait pu le tuer du regard, l'autre serait déjà mort. Alcée avait perdu d'une brasse à la course de chars. Il ne s'expliquait toujours pas de quelle manière cela avait pu arriver. Fils du puissant Aetion, il avait été entraîné depuis sa plus tendre enfance à mener le quadriges* de son père. Très vite imbattable, Alcée adorait les courses et ne perdait jamais une occasion de montrer à tous les autres qu'il était le meilleur.*

Son père avait parlé de lui à Aigeüs, roi d'Athènes, le désignant par avance comme le grand vainqueur de la course de ces jeux. Et quand Aigeüs lui-même l'avait distingué en le saluant publiquement, Alcée s'était montré à la limite de la suffisance, peu étonné de l'enthousiasme qu'il était en train de soulever chez ses compatriotes. Comment aurait-il pu en être autrement ? Il savait depuis

les derniers jeux où, trop jeune encore pour participer, il avait vu un jeune aurige* de Mégare* remporter la course poussivement, qu'il serait le prochain triomphateur. Dès lors, il n'avait plus eu qu'une seule obsession : son char. Il avait passé tout son temps à s'entraîner, était allé très vite, avait frôlé l'accident bien des fois, mais avait appris à fermer les trajectoires dans les virages et à gêner l'adversaire dans les lignes droites. Il avait poussé plusieurs chevaux jusqu'à l'épuisement, les avait frappés, furieux, pour qu'ils se relèvent quand ils tombaient, les avait parfois achevés lui-même d'un coup de lame rageur lorsqu'ils tardaient trop.

Bref, il était allé très loin pour être le meilleur.

Et voilà que ce fils d'impie avait réussi à le battre. C'était comme s'il avait anticipé chacune de ses actions, comme s'il était mû par quelque chose de plus fort que la volonté d'Alcée... Comme si les dieux grecs s'étaient inclinés devant plus ancien et plus puissant...

— Eh Alcée, l'interpella son ami Eropê. Tu n'es pas avec nous là ! Tu n'as rien dit depuis au moins une bonne heure.

Alcée se retourna, brûlant de rage, vers son ami.

— Comment faites-vous, vous tous, pour continuer à rire et à boire comme si ce fils de chien n'était pas là, sous nos yeux ?

— Arrête, l'interrompit un autre de ses compagnons assis à sa droite. Il a gagné sans tricher. Moi non plus, ça ne me plaît pas. Mais c'est comme ça.

— C'est toi qui dis ça, Alkétas ? siffla Alcée. Tu as vu comment il regarde ta sœur depuis un moment ?

Le dénommé Alkétas tourna vivement la tête en direction d'Andró. En effet, celui-ci regardait crânement

une jolie fille qui le dévorait des yeux en retour. Assise un peu à l'écart des hommes, sa sœur faisait partie des rares jeunes filles de bonne famille qui s'étaient aventurées à suivre les athlètes ce soir.

Alkétas se leva soudain, faisant tomber sa chaise sur le sol de la taverne avec un fracas de mauvais augure. Suivi immédiatement par ses amis, Alcée et Eropê en tête, il se dirigea brutalement vers André, bousculant quelques fêtards au passage et soulevant des exclamations de mécontentement. Arrivé à hauteur du Crétois, il l'interpella d'un ton mauvais.

— Hé ! Toi, le fils de porc !

André se retourna immédiatement, choqué.

— C'est à moi que tu parles ?

— Est-ce que tu vois un autre fils de parjure ici ? Un traître à son dieu ? C'est ma sœur que tu regardes avec tes sales yeux d'étranger !

Le silence, dont on n'aurait pu espérer un si prompt retour ce soir, se fit dans la taverne. Épais, lourd de tension, presque sifflant, comme le blast d'une explosion violente.

André reprit ses esprits.

— Tu vas trop loin Athénien, je fête ma victoire. Je ne m'intéresse pas à ta sœur, et je ne te permets pas de parler de mon père comme ça. Excuse-toi !

Alcée, chauffé à blanc, voulant en découdre à tout prix, s'interposa.

— Sors ! On va voir si tu es aussi fort quand il n'y a ni arbitre, ni peuple pour te regarder.

André jeta un œil vers ses amis. Certains s'étaient levés en même temps que lui et serraient les poings, prêts à le seconder si besoin. Parmi eux, son frère cadet, Deukaliôn, qui avait blêmi à la mention de leur père, lui fit un signe de la tête.

ARIÁDNĚ

Andró carra les épaules et se retourna.

— Soit, Athénien ! Mais tu vas le regretter...

Puis, à voix haute, il ajouta à l'intention de tous les clients de la taverne :

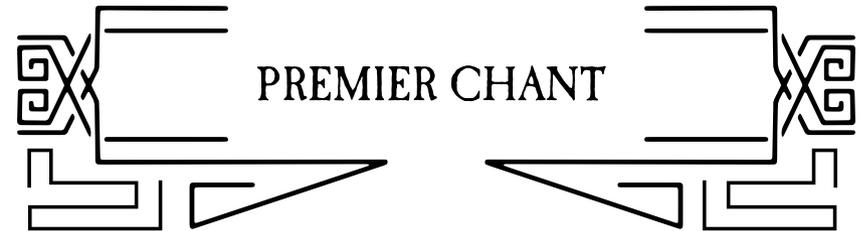
— Vos dieux m'en sont témoins, j'ai été insulté par ce fou, il a craché sur mon nom ! Il a craché sur mon père ! Je peux le tuer, c'est mon droit. Nul ne pourra rien redire à ça !

Le groupe quitta la taverne sous le regard inquiet des plus âgés. Cependant, personne ne leur emboîta le pas.

Alcée, qui marchait en tête, guida les autres jusqu'à un champ un peu à l'écart des rues animées d'Athènes. Éclairé par la lune, l'endroit était splendide. Un reflet argenté émanait des oliviers séculaires plantés là, il rendait la scène presque irréelle. Zeús lui-même devait regarder ce qui se jouait ce soir.

Tout se passa étonnamment vite. Alcée, parvenu au milieu du champ, se retourna brutalement et sortit une dague de son chiton. Il fit deux pas rapides pour revenir sur Andró qui le suivait. Celui-ci le regarda stupéfait. Il ne comprit pas la douleur foudroyante qu'il sentit à la gorge ni la chaleur qui se répandit sur son torse nu. Se retournant vers son frère et ses amis, il hoqueta quelque chose, sentit du sang envahir sa bouche. Sa vision se troubla, il chancela, tomba dans les bras de son frère qui s'était précipité sur lui, essaya encore de parler et sentit, choqué, le sang affluer violemment. Il eut la sensation de se noyer, ne comprit pas. Puis tout fut noir.*

Deukaliôn, resté seul avec Andró après la fuite des autres, tomba à genoux. Le cœur cognant, le souffle emballé, il gémit longtemps, son frère encore auréolé de sa victoire dans les bras.



PREMIER CHANT

ARIÁDNĚ



I

(Six ans plus tard)

Je me réveille ce matin avec le souffle court. J'ai encore fait ce rêve où je suis poursuivie par un taureau furieux, un taureau blanc. Ses yeux sont comme des charbons ardents et de ses naseaux sortent des vapeurs de soufre. J'ai tellement peur, j'essaie de courir pour lui échapper mais mes pieds sont lourds et je reste clouée au sol. Le taureau fonce vers moi en poussant un mugissement atroce, je suis complètement terrorisée, alors je me recroqueville et hurle le nom de ma mère...

Avant je me réveillais en criant, mais en grandissant j'ai appris à me contrôler. Je suis malgré tout en sueur, j'inspire plusieurs fois profondément pour me calmer peu à peu et regarde autour de moi. Je partage une chambre dans le gynécée* du palais avec ma jeune sœur Phaídra. La faible lueur de l'aube, toute frêle encore, éclaire doucement la pièce. Notre couche occupe la majeure partie de l'espace, les murs sont nus et austères, seule la double hache* crétoise orne la tête de notre lit.

Phaídra dort encore paisiblement, tant mieux.

Dormir l'une près de l'autre est devenu notre unique réconfort. C'est le seul moment où la conscience de l'infamie de notre famille nous laisse tranquilles.

Je me lève en frissonnant, le sol est froid sous mes pieds et le contraste avec la chaleur de ma peau est désagréable. Je me dirige doucement vers le grand baquet de pierre au fond de notre chambre et m'asperge le visage, puis je m'essuie avec application. Je prends ma brosse et entreprends de démêler mon épaisse chevelure noire.

Aujourd'hui est un jour particulier pour deux raisons. J'ai dix-sept ans et, comme chaque année, le jour de ma naissance coïncide avec le premier jour des festivités de printemps.

Cependant, nous sommes loin de nous réjouir. Ces festivités ne sont plus qu'un simulacre macabre de fête. Nous savons très bien que leur point culminant, dans quatre jours, sera le sacrifice de quatorze tributs athéniens.

Chaque année depuis l'assassinat de mon frère André, mon père Mínôs exige de l'Attique la livraison de sept jeunes hommes et sept jeunes femmes issus des familles les plus fortunées. Bien que considérés comme décadents, nous autres Crétois sommes encore assez puissants pour les y obliger. Au terme de quatre jours de fête débridée, ces quatorze prisonniers sont jetés dans le labyrinthe construit sous le palais. Aucun d'entre eux n'en ressort jamais.

Une fois que j'ai fini de brosser mes cheveux, je les attache rapidement avec ma broche préférée, une jolie broche en or avec une pierre de lapis-lazuli. C'est Pasiphâê,

ma mère, qui me l'a offerte voilà bien longtemps. Bien avant qu'elle ne devienne folle et qu'elle ne décide de s'enfermer dans ses appartements. Cette pierre vient d'un lointain royaume, m'a-t-elle dit en me donnant le bijou. Je devais avoir dans les six ans. C'est mon seul lien avec mon enfance heureuse.

L'année d'après, ma mère est tombée enceinte mais cette grossesse a plongé mon père dans le dégoût et la honte. Ma mère a accouché seule, dans le plus grand secret, sans servantes, ni prêtresse. Je l'ai entendue hurler toute la nuit. Nous savions instinctivement avec Phaídra qu'un malheur était en train d'arriver. Ses hurlements n'avaient rien de naturel, on aurait dit que quelque chose lui déchirait les entrailles.

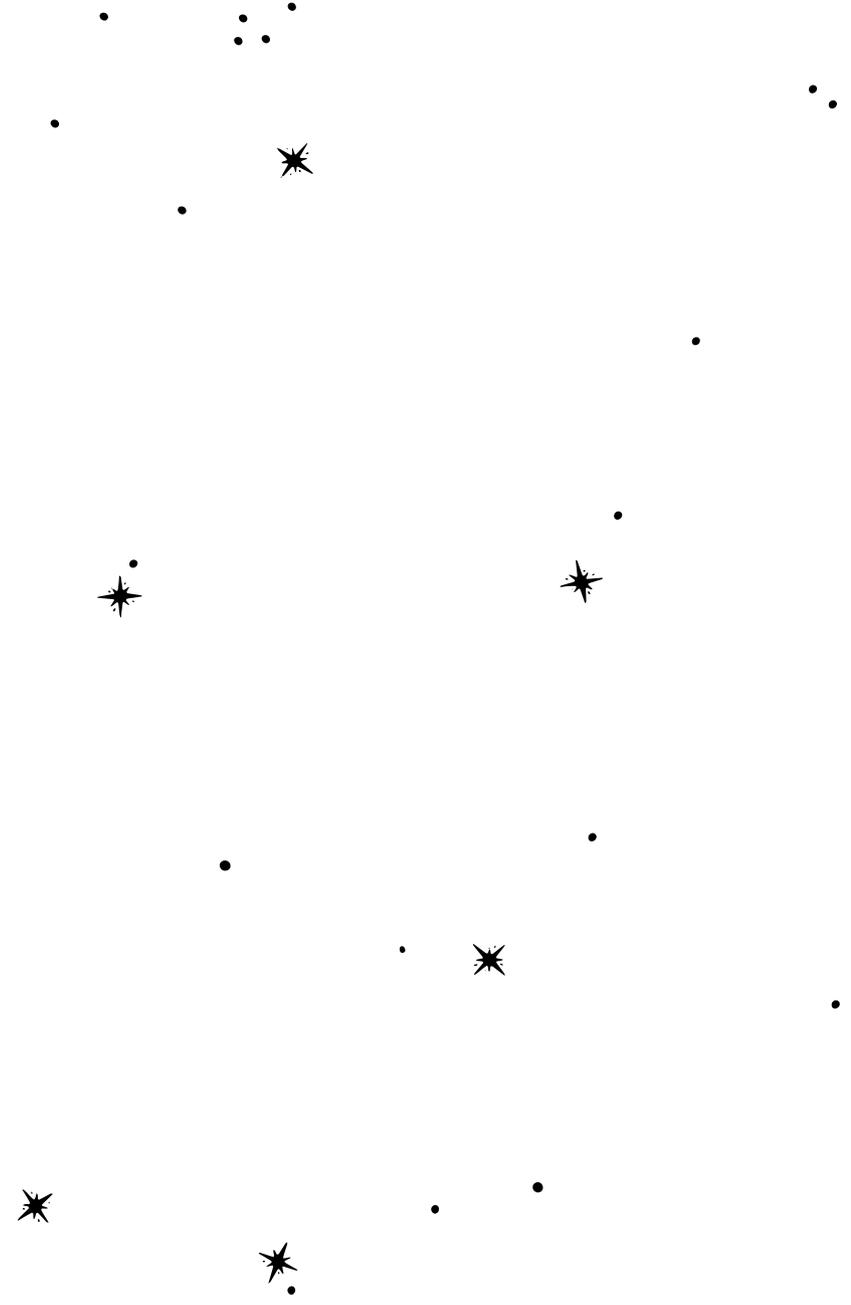
J'entends Phaídra remuer dans le lit et je m'active, je n'aime pas repenser à tout cela. Je passe mon chiton de laine. Nous allons partir bientôt. Le premier jour de la fête de printemps est aussi celui du pèlerinage pour le mont Ida. C'est un des plus importants lieux de culte du pays. Nous allons y faire nos offrandes à la déesse-mère.

Quand je me retourne, Phaídra a ouvert les yeux, elle me regarde fixement.

— Comment fais-tu pour être aussi tranquille ? Je préférerais mourir que vivre les jours qui vont suivre.

J'esquisse un faible sourire. Ma sœur ne fait qu'énoncer à voix haute ce que je pense moi aussi. Mais elle n'a que moi, si je me laissais aller au désespoir ou à la folie comme notre mère, qui la protégerait de ce que nous vivons ?

— Nous n'avons pas le choix Phaídra, habille-toi et rejoins-moi à la cuisine. Les chants de la grande prêtresse te procureront peut-être un peu de réconfort.



FLORA BOUKRI

Flora Boukri est née à Martigues en 1985. Elle a grandi au bord de la Méditerranée, éblouie par le soleil et bercée par des histoires du Sud. Aujourd'hui professeure-documentaliste à Valence, en lycée professionnel, elle aime toujours autant les histoires et cherche à les partager dès qu'elle en a l'occasion.

Ariadnê est son premier roman.